

TESS SHARPE

NE VOUS FIEZ PAS AUX APPARENCES

3 ADOS. 2 BRAQUEURS. QUI EN RESSORTIRA VIVANT ?

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Julie Lopez



1

8 août, 9 h 09

Ça ne doit durer que vingt minutes.

C'est ce que je me suis dit en me réveillant ce matin. Vingt minutes grand max. On se rejoint sur le stationnement de la banque, on entre, on dépose l'argent. Ce sera gênant, très très gênant, mais je peux survivre à vingt minutes avec mon ex et ma nouvelle copine. Je gère. Je gère définitivement.

J'ai envie d'acheter des beignes pour calmer le jeu. C'est plutôt tendu depuis qu'il nous a surprises en pleine action, hier soir. Je sais bien que c'est une manière de minimiser ce qui s'est passé, que des beignes ne peuvent pas résoudre tous les problèmes, mais bon. Tout le monde aime ça. Surtout avec des vermicelles de toutes les couleurs... ou du bacon. Ou les deux. Du coup je passe en prendre – avec du café, car Iris est une vraie ourse le matin tant qu'elle n'a pas eu sa dose – et, bien sûr, ça me met en retard. Quand je me gare devant la banque, ils sont déjà là.

Wes, grand et blond, est appuyé contre le hayon éraflé de son pick-up. Il a posé à côté de lui l'enveloppe qui contient le liquide récolté hier soir. Iris est allongée nonchalamment sur le capot de sa Volvo, dans sa robe pastel, et ses cheveux bouclés se balancent tandis qu'elle joue avec le briquet qu'elle a trouvé sur la voie ferrée. Elle va finir par foutre le feu à son brushing, un de ces jours.

— T'es en retard.

C'est le premier truc que me sort Wes.

— J'ai apporté des beignes.

Je tends son café à Iris et elle saute du capot.

— Merci.

— On peut y aller ? demande Wes sans même un regard pour la boîte que je lui tends.

Mon ventre se serre. On en est vraiment revenus là ? Comment est-ce possible, après tout ce qu'on a vécu ?

Je m'efforce de ne pas prendre un air trop agacé.

— OK. On y va.

Je remets la boîte dans ma voiture, puis je prends l'enveloppe.

La banque vient d'ouvrir et il n'y a que deux personnes devant nous. Iris remplit le bordereau de dépôt pendant que je fais la queue. Wes se tient juste derrière moi.

La file avance au moment où Iris nous rejoint avec le bordereau. Elle me prend l'enveloppe des mains et la glisse dans son sac. Puis elle nous jette un regard méfiant, d'abord à Wes, puis à moi.

Je me mords la lèvre. Plus que quelques minutes à tenir.

— Écoute, dit-elle à Wes en soupirant, les mains sur les hanches. Je sais que tu n'as pas découvert ça dans des circonstances idéales, mais...

C'est alors qu'elle est interrompue.

Mais pas par Wes.

Non, par le type devant nous. Pourquoi ? Parce qu'il choisit ce moment pour sortir une arme et braquer cette foutue banque.

Ma première pensée ? *Merde !* La deuxième : *Baisse-toi.* Et la troisième : *On va tous mourir parce que j'ai fait la queue pour acheter des beignes.*

— 2 —

9 h 12 (15 secondes de captivité)

Le braqueur – blanc, un mètre quatre-vingts à vue de nez, veste marron, tee-shirt noir, casquette de baseball rouge, yeux et sourcils clairs – hurle: «TOUT LE MONDE À TERRE!» La réplique classique, quoi. On se jette tous au sol. J'ai l'impression qu'on est des marionnettes et qu'il vient de couper les fils.

Pendant une seconde, une énorme boule de peur dans mon ventre, ma poitrine, ma gorge m'empêche de respirer. Elle brûle et déchire tout ce qu'il y a de tendre en moi, elle me donne envie de tousser, mais j'ai peur d'attirer l'attention du braqueur.

Il ne faut jamais se faire remarquer. Je le sais, parce que ce n'est pas la première fois que ça m'arrive. Je ne m'étais encore jamais retrouvée en plein milieu d'un braquage, mais parfois je me dis que j'ai dû naître dans une ligne de mire.

Quand quelqu'un pointe une arme sur toi, ce n'est pas comme dans les films. Personne ne joue les héros. La terreur t'écrase, au point que tu pourrais te pisser dessus. Iris presse son bras tremblant contre le mien. Je voudrais lui prendre la main, mais je me retiens. Il pourrait penser que je cherche une arme. À Clear Creek, même les grands-mères en ont une. Je ne peux pas courir le risque.

De l'autre côté, tout près de moi, Wes est tendu. Il me faut une seconde pour comprendre pourquoi : il a l'intention de bondir sur le type. C'est bien mon ex, ça : il est courageux, il marche à l'instinct, et il prend toujours la pire décision dans les situations délicates.

Cette fois, je n'ai pas le choix : je bouge. Sinon il va se faire descendre. J'enfonce mes ongles dans sa cuisse, juste sous le bord de son short. Il tourne brusquement la tête vers moi et je le foudroie du regard. *N'essaie même pas.* Je secoue une fois la tête, sans le quitter des yeux. Je vois pratiquement le « Mais Nora... » dans son haussement de sourcils, et puis il finit par laisser tomber.

Bon. Bon. Respire. Concentre-toi.

Le braqueur. Il hurle sur l'employée – il n'y en a qu'une ? Pourquoi est-ce qu'il n'y en a qu'une ? –, une dame blonde d'âge moyen aux lunettes accrochées à une chaîne turquoise. Mon cerveau tourne à plein régime, notant des détails dont il pourrait avoir besoin plus tard.

Le braqueur crie quelque chose à propos du directeur de la banque. J'ai du mal à comprendre ce qu'il dit parce que l'employée n'arrête pas de sangloter. Elle a les mains qui tremblent, les joues rouges, et à moins qu'elle l'ait fait par accident, il n'y a aucune chance qu'elle ait actionné l'alarme silencieuse. L'arme pointée sur son visage l'a fait passer en mode panique totale.

Ce n'est pas un reproche, hein. On ne sait jamais comment on va réagir face à une arme.

Aucun de nous trois ne s'est encore évanoui, on ne s'en sort pas trop mal. Pour l'instant. C'est déjà ça.

Mais pour ce qui est de nous sauver, il ne faut pas compter sur cette femme. Le shérif ne se rameutera que si quelqu'un

déclenche l'alarme. Je tourne les yeux aussi loin que possible sur ma gauche sans trop bouger la tête. Est-ce qu'il y a un autre employé caché quelque part ? Où est le vigile, s'il y en a un ?

J'entends des pas derrière moi. Je me raidis, et Iris laisse échapper un petit cri étouffé. Je presse plus fort mon bras contre le sien, en espérant que le contact de ma peau lui apporte un peu de réconfort. Même si dans ces cas-là, on n'en a pas beaucoup à offrir.

J'attends. Des pieds nous contournent rapidement. Je relève suffisamment les yeux pour apercevoir un fusil de chasse à canon scié dans la main d'un mec qui rejoint le guichet. J'ai l'impression de recevoir un coup très lent dans la poitrine, un mélange de terreur et de nausée. Il n'y a pas qu'un braqueur. Ils sont deux.

Deux braqueurs. Blancs. Jeans propres, grosses bottes. Tee-shirts noirs, pas de logos.

Je déglutis bruyamment, la bouche sèche comme un désert, mon cœur fait des claquettes au rythme de *On va mourir ! Putain, on va mourir !*

J'ai les mains moites. Je serre les poings. Merde, ça fait combien de temps qu'on est là ? Deux minutes ? Cinq ? Le temps s'écoule bizarrement quand on est plaqué au sol avec un fusil qui se balance sous son nez. Et pour la première fois, je pense à Lee.

Oh non. *Lee.*

Je ne peux pas me prendre une balle. Sinon ma sœur va me tuer. Mais d'abord, elle se donnera pour mission de traquer celui qui m'aura tiré dessus. Et quand Lee a une mission, elle est épeurante. Je sais de quoi je parle : quand j'avais douze ans, elle a réussi à m'arracher aux griffes de notre mère grâce à une combine que

même la Reine de l'Escroquerie n'avait pas vue venir. Depuis, elle est en prison... Ma mère, pas Lee.

Et c'est en partie à cause de moi.

Je ne peux pas laisser la peur prendre le dessus. Je dois rester calme et trouver un moyen de nous sortir de là. Je suis face à un problème. Et pour résoudre un problème, il faut chercher des solutions.

Il y avait qui, dans la banque, quand on est entrés, à part la dame du guichet? Je rembobine. Une femme à l'avant de la file. Casquette Rouge l'a poussée sur le côté quand il a crié. Maintenant, elle est allongée par terre, sur ma gauche. Son sac à main a atterri trente centimètres plus loin. Casquette Grise est arrivé par derrière. Il devait être assis dans l'espace d'attente.

Soudain, mon ventre se serre. Il y avait quelqu'un d'autre dans l'espace d'attente – une gamine. Pour l'instant, je ne la vois pas, mais je lui ai jeté un coup d'œil en entrant.

Dix ans, peut-être onze. Elle était avec la femme qui faisait la queue devant nous? J'imagine que oui.

Sauf que, pour le coup, la femme en question est en plein dans mon champ de vision et elle n'a pas même risqué un regard vers l'espace d'attente.

OK. Cinq adultes ou quasi-adultes. Une gamine. Deux braqueurs. Au moins deux armes à feu, peut-être plus.

Les chiffres ne jouent pas en notre faveur.

— On veut aller au sous-sol! beugle Casquette Rouge.

Il s'acharne à agiter son pistolet sous le nez de l'employée, ce qui n'arrange rien. Ça l'effraie encore plus, et s'il continue...

— Arrête de gueuler.

C'est la première fois que Casquette Grise ouvre la bouche. Il parle d'une voix rauque, mais pas pour la déguiser, ça semble

naturel. Comme si les années l’avaient bousillée. Casquette Rouge recule d’un pas.

— Occupe-toi des caméras, ordonne Casquette Grise, et l’autre file les débrancher dans l’entrée et derrière le guichet avant de revenir auprès de son acolyte.

Iris me donne un petit coup de coude. Elle les observe aussi attentivement que moi. J’appuie une fois de plus mon bras contre le sien pour qu’elle sache que ça ne m’a pas échappé non plus : c’est peut-être Casquette Rouge qui a ouvert la danse, mais c’est Casquette Grise le chef.

— Où est Frayn ? demande ce dernier.

— Il n’est pas là, répond l’employée.

— Elle ment, intervient Casquette Rouge d’un air suffisant.

Pourtant, il se lèche les lèvres. On voit bien que si c’est vrai, ça lui flanque la trouille.

C’est qui, Frayn ?

— Va vérifier, lui dit Casquette Grise.

Les bottes de Casquette Rouge passent devant nous et il disparaît. Je profite que Casquette Grise soit distrait par l’employée pour tourner la tête à droite. La gamine est sous la table basse, au milieu de l’espace d’attente, et même à cette distance, je vois qu’elle tremble.

— La petite, me souffle Wes, qui a lui aussi les yeux rivés sur elle.

Je sais, j’articule en silence. J’aimerais bien qu’elle croise mon regard, pour pouvoir au moins lui adresser un sourire rassurant, mais elle a le visage pressé contre la hideuse moquette marron.

Des bruits de pas. La peur monte d’un cran dans ma poitrine lorsque Casquette Rouge réapparaît.

— Le bureau est fermé à clé, annonce-t-il d'une voix fêlée par la panique.

— Où est Frayn? répète Casquette Grise à l'intention de la dame blonde.

— Il est en retard! couine-t-elle. Il a dû aller chercher Judy. C'est ma collègue, sa voiture est en panne. Il est en retard.

Quelque chose ne va pas. Je ne sais pas ce qu'ils avaient prévu, mais la première étape a merdé. Et par expérience, je sais que quand les gens se plantent, ils réagissent de deux façons: soit ils laissent tomber, soit ils sont encore plus déterminés.

Pendant une fraction de seconde, je me dis qu'ils vont ficher le camp. Qu'on sortira de là avec quelques cauchemars et une bonne histoire à raconter dans les soirées jusqu'à la fin de nos jours. Et puis soudain, tous mes espoirs sont réduits à néant.

Ça se passe comme au ralenti. La porte de la banque s'ouvre à la volée et le vigile dont j'interrogeais l'existence fait son entrée, les mains pleines de gobelets.

Il n'a aucune chance. Casquette Rouge – impulsif, instable et bien trop nerveux – tire avant même que le type ait eu le temps de lâcher ses cafés au lait pour dégainer sa matraque.

Les gobelets tombent par terre. L'agent aussi. Une tache de sang éclot au niveau de son épaule. Au début, elle est petite, mais elle grossit à chaque seconde.

Ensuite, tout s'accélère, comme si on faisait défiler à toute vitesse les pages d'un folioscope devant moi. Parce que c'est là que ça devient réel. Tant que personne n'a appuyé sur la détente, on peut encore se raccrocher à l'infime probabilité que tout se termine bien.

Après, plus vraiment.

Quand le vigile s'effondre, quelqu'un – l'employée – se met à hurler. Wes se jette sur Iris et moi pour nous protéger, et on se blottit les uns contre les autres, dans un méli-mélo de bras et de jambes et de peur et de vexations qu'on devrait franchement mettre de côté, vu la situation...

L'occasion ne se représentera peut-être pas. Je fais glisser mon portable hors de la poche de mon jean pendant que Casquette Grise passe en jurant devant nous pour aller désarmer le vigile et gueuler sur Casquette Rouge. Je peux à peine bouger mon bras parce que Wes est allongé dessus, mais je parviens à taper un message à Lee.

Olive. Cinq lettres. Pas mon aliment préféré. Un fruit, techniquement, comme la tomate.

Et peut-être la clé de la liberté. Depuis que je connais ma sœur, c'est notre code de détresse. On est le genre de filles qui sont toujours prêtes en cas de tempête.

Lee viendra. Ma sœur ne me lâche jamais.

Et elle amènera la cavalerie.

— 3 —

Transcription de la communication téléphonique entre Lee Ann O'Malley et la shérif adjointe Jessica Reynolds

8 août, 9 h 18

La shérif adjointe Reynolds : Reynolds à l'appareil.

O'Malley : Jess, c'est Lee. Tu peux vérifier que l'alarme silencieuse de la banque ne s'est pas déclenchée? L'agence sur Miller Street, à côté de l'ancienne boutique de beignes qui a déménagé l'année dernière.

La shérif adjointe Reynolds : Qu'est-ce qui se passe? C'est pour le boulot?

O'Malley : Non, Nora m'a envoyé un signal de détresse.

La shérif adjointe Reynolds : Vous avez un signal de détresse?

O'Malley : Évidemment. C'est une ado. Elle m'a dit qu'elle devait aller à la banque pour déposer l'argent qu'elle a récolté hier soir avec ses amis avant de venir au bureau. J'ai géolocalisé son téléphone; elle y est toujours.

La shérif adjointe Reynolds : Quelqu'un a parlé de la banque sur la radio ce matin, mais il n'y a pas eu de signal d'alarme. Attends que je vérifie... Là. Le directeur de la banque a eu un accident de voiture en allant travailler. Il est à l'hôpital. Nora ne t'aurait pas fait une blague?

O'Malley: Elle ne ferait jamais une chose pareille. J'y vais.

La shérif adjointe Reynolds: Je te retrouve là-bas. Tu n'entres pas avant que je sois là, OK?

[Silence.]

La shérif adjointe Reynolds: OK?

[Fin de l'appel.]

— 4 —

9 h 19 (7 minutes de captivité)

Ils se disputent. Casquette Grise et Casquette Rouge. Ce dernier est en train de perdre ses moyens tandis que le vigile, étendu sur le dos, saigne sur la moquette. Heureusement, il s'est juste pris une balle dans l'épaule. Ça devrait aller. Pour l'instant. Sauf qu'il faudrait que quelqu'un appuie sur sa plaie et qu'aucun des deux braqueurs n'est parti pour.

— Je t'avais dit que c'était une mauvaise idée. Tu disais qu'il n'y aurait pas de blessés, qu'on emmènerait juste Frayn au sous-sol pour qu'il ouvre les...

— La ferme, gronde Casquette Grise en jetant un coup d'œil vers nous.

Je garde la tête basse, mais je les écoute attentivement.

Ils doivent parler des coffres. Il n'y a que ça au sous-sol. Ces trucs-là, ce sont des mines d'or de secrets. Les gens adorent y planquer ce dont ils veulent cacher l'existence. Mais si le directeur est le seul à pouvoir y accéder...

Ils ont besoin de lui. Et s'il n'est pas là...

Tout tombe à l'eau.

Pas étonnant qu'ils paniquent au point de tirer. Quelqu'un a peut-être entendu le coup de feu, quoique la banque soit l'unique rescapée de la zone commerciale. Cela dit, même si personne n'a

rien entendu... Lee a forcément reçu mon texto. La fureur de la détective privée O'Malley va s'abattre sur ces types d'une minute à l'autre. Elle rameutera sans doute le shérif et tous ses adjoints. C'est pas des lumières, mais au moins ils ont des armes.

Enfin ça, ce n'est pas forcément une bonne chose. La plupart du temps, plus il y a d'armes, plus ça se passe mal. Et les flics font toujours tout empirer. Mais j'étais obligée de prendre le risque pour prévenir Lee.

— Verrouille les portes et va surveiller le stationnement, ordonne Casquette Grise.

Casquette Rouge se dépêche d'obéir, manifestement soulagé d'avoir quelque chose à faire.

Ce sera lui le maillon faible. Le pigeon, s'il m'en faut un. Mon esprit fait des ricochets, comme un galet sur un étang, pendant que je cherche un plan.

— Toi ! aboie Casquette Grise.

Wes se raidit. J'ai encore la tête pratiquement coincée sous son torse et je sens ses muscles se contracter. C'est à lui que parle le braqueur.

— Tu es costaud. Éloigne-le des fenêtres.

Wes me jette un coup d'œil, et son expression me dit de ne pas m'inquiéter.

Ce qui produit évidemment l'effet inverse. Qu'est-ce qu'il va faire ? Il a intérêt à lui obéir.

Le fusil et l'attention de Casquette Grise sont fixés sur Wes alors qu'il se dirige vers le vigile. J'en ai la chair de poule. J'entremêle mes doigts à ceux d'Iris et elle les serre pour me rassurer. Ça ne marche pas.

Wes s'accroupit, cherchant le meilleur moyen de déplacer le vigile sans aggraver sa blessure. Puis il le soulève d'un seul coup.

Sa taille et sa force lui rendent parfois service, mais à cet instant précis, elles font de lui la plus grosse menace à l'intérieur de la banque aux yeux des braqueurs. Je mords ma lèvre inférieure quand il se tourne vers Casquette Grise.

— Où voulez-vous que je l'emmène ?

— Là, répond-il en désignant de son arme le petit espace d'attente, où la gamine est toujours cachée sous la table.

Wes hésite. Mon ventre se crispe. Casquette Grise lève aussitôt son fusil. Iris inspire un grand coup.

— Quoi, c'est pas clair ?

La voilà. La colère dans sa voix. Je l'attendais. Sur le fil du rasoir.

Il n'y a rien de pire qu'un homme armé en colère. J'ai appris ça très tôt.

— Désolé, ça va faire mal, prévient Wes en changeant sa prise sur le vigile.

Celui-ci laisse échapper un son percutant, peur et douleur mêlées. Wes a beau le transporter aussi délicatement que possible – j'en suis sûre, il est toujours comme ça –, la blessure se remet à saigner de plus belle quand il le dépose sur la moquette, loin des portes vitrées.

Casquette Grise saisit un piquet sur lequel est fixée une pub vantant les mérites de prêts immobiliers. Il arrache la pancarte, puis il glisse la barre métallique à travers les poignées des portes, compliquant encore les choses.

La situation s'aggrave de minute en minute. Il n'y a pas de police, à Clear Creek ; la ville est trop petite, trop rurale. Il n'y a que le shérif et ses six adjoints, dont deux à mi-temps, et le groupe d'intervention d'urgence le plus proche doit se situer... Merde, je ne sais même pas. À Sacramento, peut-être ? Bref, à des centaines de kilomètres, de l'autre côté des montagnes.

— Tout le monde dans la salle d'attente, aboie Casquette Grise en désignant l'endroit où se trouvent déjà le vigile et la gamine.

On s'exécute. L'employée nous rejoint et contemple le vigile, le visage toujours trempé de larmes. Quand elle voit Iris retirer rapidement son cardigan pour le presser contre l'épaule du blessé, elle semble se reprendre et prend le relais.

— Ça va aller, Hank, dit-elle d'une voix tremblante.

— Est-ce que ça va ? je demande à la gamine.

Elle me regarde avec de grands yeux vitreux avant d'acquiescer brusquement.

— Tout va bien se passer, lui souffle Wes.

— La ferme, lance Casquette Grise. Je veux que vous posiez téléphones, sacs à main, clés et portefeuilles sur la table basse.

Je me sépare de mon téléphone et de mon portefeuille, et Wes en fait autant. Iris place soigneusement son sac à main type panier en osier à côté de nos affaires, faisant tinter les petites cerises en bakélite rouge attachées aux poignées. À l'ocellade qu'elle me décoche avant de se rasseoir, je comprends qu'il manque quelque chose sur la table : son briquet argenté. Je me rappelle qu'elle l'a glissé dans sa poche, sur le stationnement. Il est donc toujours là, niché dans les plis de sa robe vintage. La jupe ample tombe par-dessus une crinoline – la deuxième plus bouffante de sa collection – et l'ensemble est si bien coupé que la poche disparaît entre les pans de coton.

« On ne fait plus de vêtements comme ça, Nora », m'a-t-elle dit lors de notre première rencontre, en virevoltant dans sa jupe rouge à tourbillons dorés, qui s'était gonflée autour d'elle comme par magie. J'avais eu l'impression qu'Iris était

la première étincelle avant un embrasement, et l'envie qu'elle fasse partie de mon avenir m'avait coupé le souffle.

Exactement comme maintenant. Elle représente mon présent et mon avenir, elle qui détient notre seule arme sous ces couches trompeuses de coton et de tulle. Elle réfléchit déjà à un moyen de nous sortir de là, et il n'en faut pas plus pour rallumer l'espoir en moi.

J'incline très légèrement la tête pour lui montrer que j'ai compris. Un coin de sa bouche se relève et, rien qu'une fraction de seconde, sa fossette apparaît.

Avantage n° 1 : briquet.

— 5 —

Toutes les couleurs de l'Iris

Quand j'ai rencontré Iris Moulton, ça ne m'est pas tombé dessus comme une tonne de briques.

En réalité, c'est moi qui suis tombée.

Un week-end de l'année dernière, j'allais porter des dossiers en ville pour Lee, et je ne regardais pas devant moi. Tout à coup, je trébuche, et voilà que je me retrouve le cul par terre, mes documents éparpillés partout, emmêlée à cette fille, une brunette couverte de taches de rousseur déguisée comme un personnage d'un film d'Hitchcock.

La parfaite scène de rencontre romantico-burlesque sauf que, pour les filles qui aiment les filles, il y a toujours une petite incertitude en plus : et si ce n'était pas réciproque ? Si bien qu'on ne cherche pas des signes de danger comme avec un garçon, une sorte de drapeau rouge – on cherche plutôt un drapeau arc-en-ciel.

Je pensais qu'on deviendrait amies. Et c'est ce qui s'est passé, au début. Mais je me disais que ça ne pourrait pas aller plus loin. Après tout ce que j'avais vécu avec Wes... Je ne *pouvais* pas. Pas tant que je n'aurais pas trouvé un moyen de tout expliquer sans tout gâcher. Et persuadée que ce moyen n'existait pas, je m'étais donc résignée, en gros, à une vie de célibat, de malheur et de dissimulation.

Et puis Iris s'est pointée avec ses robes d'été bouffantes des années cinquante, son sac à main en osier en forme de grenouille, et sa fixette sur le feu qui peut paraître louche si on ne sait pas qu'elle veut devenir enquêtrice spécialisée dans les incendies criminels.

Ça a pris des mois. Elle a déroulé sans se presser une subtile offensive romantique, et puis un jour, avant même d'avoir capté ce qui m'arrivait, je me suis retrouvée en plein rendez-vous avec elle. On se serait cru dans *Orgueil et Préjugés*, avec moi dans le rôle de Darcy et elle dans celui d'Elizabeth Bennet. Sauf que je n'ai ni la gravité ni le snobisme de Darcy, vous pouvez me croire. En revanche, je suis apparemment tout autant dépassée que lui, car on en était déjà à la moitié du dîner quand je me suis rendu compte qu'il ne s'agissait peut-être pas que d'une sortie entre filles.

Et encore, pour que j'en sois complètement sûre, il a fallu, sur le chemin du retour, qu'elle se tourne vers moi au beau milieu d'un passage piéton, dans une rue déserte. Elle a glissé sa main autour de ma taille et effleuré ma hanche de la sienne, comme s'il n'y avait rien de plus naturel au monde. Et c'était vrai. Je le sentais dans tout ce qu'il y avait de vital en moi. La dernière chose que j'ai vue avant que ses lèvres ne touchent les miennes a été le piéton lumineux reflété dans ses yeux, et puis elle m'a embrassée, comme s'il fallait me prendre avec des pincettes, comme si elle m'avait déjà comprise, comme si j'en valais la peine.

C'était *étincelant*. Je ne savais même pas qu'on pouvait ressentir ça. Je pensais que cet adjectif était strictement réservé aux paillettes et aux pierres précieuses. Pourtant Iris Moulton m'a

embrassée et m'a prouvé que j'avais tort, et toute mon obscurité s'est mise à briller.

Ça ne m'est pas tombé dessus comme une tonne de briques.

C'est moi qui suis tombée comme si j'étais une étoile et elle la fin du monde. La collision cataclysmique de deux êtres qui en seront changés à jamais. Qui ne s'en relèveront jamais.

À moins de le faire ensemble.